

« Nous ne sommes pas Américains » Entrevue de Margaret Atwood

Michel Beaulieu

Number 11, December 1983, January 1984

Littérature : le Canada existe-t-il?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21368ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Beaulieu, M. (1983). « Nous ne sommes pas Américains » : entrevue de Margaret Atwood. *Nuit blanche*, (11), 42-45.

Lorsque Nuit blanche lui a soumis sa requête, Margaret Atwood s'apprêtait à quitter Toronto pour Londres et Berlin, où elle agira en qualité d'écrivain-en-résidence jusqu'au printemps prochain. Compte tenu de ces circonstances, nous avons été particulièrement heureux qu'elle accepte de nous consacrer un après-midi alors que le temps commençait déjà à se faire rare. L'entrevue a eu lieu à Toronto le dimanche 4 septembre dernier, alors qu'ayant déjà quitté leur logement, Atwood, Greame Wilson et leur fillette vivaient chez ses parents dans un de ces quartiers de Toronto qui, bien que près du centre-ville, n'en ont pas moins un air de demi-campagne. Il nous semblait d'autant plus important d'interviewer Atwood qu'elle est l'une des romancières les plus célèbres du Canada actuel, tout en étant l'une de ses meilleures poètes et, certainement, l'un de ses témoins les plus passionnés.

À moins d'avoir lu ses livres, on imaginerait mal que cette femme d'allure frêle puisse avoir des opinions tranchées. Plutôt réservée, timide même, elle n'en a pas moins une conscience aiguë des gens et des événements. Michel Beaulieu, à qui Nuit blanche avait confié le soin de réaliser cette entrevue, a d'abord voulu savoir si le Canada existait ou s'il n'était rien d'autre qu'une fiction.

Margaret Atwood — Ah non, pas cette épouvantable question! En ce moment, j'imagine qu'on pourrait dire que c'est un beau gâchis. Est-ce une fiction? Mais parlons-nous de politique, de géographie, de culture? À mon sens, si le parti Conservateur est élu, le Canada se rapprochera davantage des États-Unis sur tous les plans qu'il est possible d'imaginer. C'est d'autant plus ironique que les Conservateurs ont toujours été ceux qui, historiquement, ont tenté de garder leurs distances. Diefenbaker, par exemple, s'opposait souvent à la politique étrangère des États-Unis. L'éventuel Ministre des Affaires extérieures appuie la politique américaine au Salvador et je ne suis pas certaine que les Canadiens sont conscients de ce que cela implique. Mais affirmer que le Canada est une fiction implique que les conséquences des actes posés par le pays sont fictives, ce qu'elles ne sont évidemment pas. Nous devons donc en parler comme s'il ne s'agissait pas d'une fiction.

Nuit blanche — Je voulais en venir à ceci. Au Québec, de nombreuses personnes croient que lorsque nous parlons de culture canadienne, nous parlons en fait de culture québécoise, qu'il n'existe aucune culture canadienne originale, que la littérature ou la peinture canadienne ne sont rien d'autre en fait qu'une espèce de sous-produit de la culture américaine.

Margaret Atwood — Il ne s'agit à mon sens pas davantage d'un sous-produit que la culture québécoise. Les influences se font sentir différemment, mais toutes les cultures reçoivent des apports extérieurs et la culture québécoise ne fait pas exception. Lorsque nous examinons le contenu culturel de nos communautés, il tombe sous le sens que nous avons beaucoup plus en commun que de nombreux Québécois veulent bien le croire. Les Québécois aiment croire que les Canadiens ne sont rien d'autre qu'une caricature des Américains, qu'ils sont tous riches et fument le cigare, ou encore qu'ils accrochent tous des portraits de la famille royale sur leurs murs. C'est le cas de certains individus, mais certains Québécois nous apparaissent comme des imitations des Français. Les généralités de cet ordre ne mènent nulle part et nous figent dans nos attitudes.

Nuit blanche — Vous avez grandi en Abitibi, n'est-ce pas?

Margaret Atwood — Pas en Abitibi; au Témiscamingue plutôt. J'ai donc effectivement vécu au Québec durant mon enfance, mais dans une région presque inhabitée, ce qui fait que, sur le plan culturel, j'ai été davantage entourée par des arbres que par des francophones. Connaissez-vous le Nord?

Nuit Blanche — Je ne suis allé en Abitibi qu'une seule fois...

Margaret Atwood — Je suis toujours étonnée de constater à quel point les Montréalais connaissent



Margaret Atwood

peu le Nord. Pour en revenir à mon passé culturel, je n'ai effectivement grandi que dans ma famille. Lorsque vous grandissez au sein d'une culture, vous avez tendance à croire que cette culture représente la norme, mais plusieurs éléments de la culture canadienne me paraissent bizarres. Je n'éprouve certainement pas le même genre de certitudes qu'une personne dont la jeunesse a été imprégnée par une culture spécifique.

Nuit blanche — *Ce qui nous ramène à la littérature canadienne...*

Margaret Atwood — Oui. Il est probable que si j'avais vécu au Canada anglais, je n'aurais pas été capable d'écrire *Survival*. À l'époque où je l'ai écrit, on était convaincu au Canada anglais qu'il n'existait pas de littérature canadienne. Au moment de la publication, certains s'en sont réjouis, mais d'autres se sont demandés pourquoi j'écrivais un livre à propos de quelque chose qui

n'existait pas. Les lecteurs ordinaires s'en sont emparés parce qu'ils voulaient savoir: à l'époque, la littérature canadienne n'était pas au programme des institutions d'enseignement. Le Québec vivait à peu près la même situation. J'ai commencé à lire les auteurs québécois en même temps que les auteurs canadiens quand j'étudiais au collège: Marie-Claire Blais venait de publier *La Belle bête* qui a été aussitôt traduit en anglais. Nous avons sensiblement le même âge et j'ai aussitôt acheté son livre. Puis j'ai étudié le français à l'université ce qui fait que j'ai été intéressée par des oeuvres telles que celle d'Anne Hébert très tôt. Au même moment, je découvrais que des poètes écrivaient au Canada, ce que l'on ne m'avait évidemment pas enseigné à l'école.

Nuit blanche — *Mais le Canada avait déjà quelques grands poètes.*

Margaret Atwood — Oui, bien sûr. Il est caractéris-

tique du Canada que ma génération ait cru inventer la réalité.

Nuit blanche — C'était un peu la même chose au Québec, non?

Margaret Atwood — Oui, mais je crois que c'était encore pire au Canada. Il s'est passé ceci, je crois: il existait des poètes victoriens qui écrivaient dans une langue qui embarrassait leurs cadets. Ceux-ci ont remis en cause cette langue tout en tentant de devenir modernes. Ce mouvement s'est amorcé dans les années 20. Au moment de la crise, les maisons d'édition qui publiaient ces écrivains ont disparu faute d'argent. Ceux qui écrivaient au cours des années 30 ont dû attendre les années 40. Il fallut donc tout recommencer. Au cours des années 50, alors que j'étais étudiante, les Canadiens ont commencé à s'intéresser au baseball et aux États-Unis. La lecture d'une anthologie m'a alors montré que j'avais un passé. Mais la véritable explosion s'est produite depuis le début des années soixante.

Nuit blanche — Avez-vous le sentiment que nous suivons des voies parallèles?

Margaret Atwood — Dans une certaine mesure, malgré toutes les nuances qu'il faudrait apporter, j'ai l'impression que oui.

Nuit blanche — Mais lorsque nous parlons du Canada, parlons-nous de l'Ontario ou de la Côte ouest?

Margaret Atwood — Deux mondes qui ne sont peut-être pas aussi différents qu'on l'imagine.

Nuit blanche — Sur le plan formel...

Margaret Atwood — Non, je ne crois pas. En fait, les gens de la Côte ouest croient qu'ils sont différents et que l'Ontario et le Québec se ressemblent davantage qu'ils ne ressemblent à l'un ou l'autre. Chacun aime croire qu'il est unique. Pourtant, si je vivais sur la Côte ouest, j'éprouverais beaucoup moins de difficultés à vivre la vie quotidienne que j'en éprouverais au Québec. Nous partageons un langage du corps même si je parle mieux français qu'auparavant.

Nuit blanche — Mais les écrivains de la Côte ouest n'ont-ils pas beaucoup en commun, par exemple, avec la Californie?

Margaret Atwood — On le dit, mais j'ai aussi séjourné en Californie et les ressemblances ne m'ont pas particulièrement frappée. Il se pratique toutes sortes d'écritures sur la Côte ouest. Si nous parlons en termes d'obsessions, nous constatons que les écrivains canadiens, quelles que soient leurs origines, se demandent toujours ce qu'être Canadien implique. Si j'étais Américaine, nous n'en parlerions même pas. Vous ne me demanderiez certainement pas ce que c'est que d'être Américain. Aux États-Unis, on se posait la question en 1840, puis de nouveau dans les années 20 et 30. Chaque génération s'est posée la question. Plus vous occupez d'es-

pace, qu'il s'agisse d'un pays ou d'un individu, moins vous vous demandez quelle place vous occupez.

Nuit blanche — Dans ces conditions, qu'avons-nous à apporter à la planète?

Margaret Atwood — Ah, la planète! En tant que Canadiens?

Nuit blanche — Oui.

Margaret Atwood — J'aimerais vous voir lui donner ce que nous ne lui donnons pas en ce moment. Je crois que nous sommes en mesure de rejeter, par exemple, les armes nucléaires.

Nuit blanche — Mais nous ne semblons pas les rejeter.

Margaret Atwood — La population, oui; mais pas le gouvernement. Les Conservateurs ne les rejettent certainement pas s'ils sont élus. Le Canada pourrait jouer un rôle de médiateur. Mais il semble tourner le dos à ce rôle et s'aligner de plus en plus sur la politique extérieure des États-Unis. Pourtant, le Canada a reconnu l'existence de la Chine bien avant les États-Unis. Je n'aimerais pas voir le continent devenir monolithique. Une telle situation serait dangereuse pour les Québécois. J'ai toujours été étonnée d'entendre certains Québécois naïfs affirmer que les États-Unis leur permettraient d'exister en tant que nation socialiste indépendante au beau milieu de l'Amérique du Nord. Ils n'appuieraient pas davantage un tel Québec qu'un Mexique communiste.

Nuit blanche — Il est difficile d'imaginer un Québec socialiste.

Margaret Atwood — Cela semblait possible il y a quelques années. J'ai lu des poèmes qui en faisaient état, qui faisaient même appel aux Américains, mais ceux-ci seraient de toute façon opposés à une telle évolution.

Nuit blanche — Parlons de vos travaux. Quelle est votre stratégie en tant qu'écrivain? J'aimerais que nous abordions le contenu de vos romans par opposition avec l'écriture elle-même.

Margaret Atwood — J'ai expérimenté avec le langage dans un court ensemble de textes, *Murder in the Dark*, mais il est facile d'expliquer pourquoi la plupart des gens ne terminent pas la lecture de *Finnegan's Wake*. Je n'irai jamais très loin dans ce sens. Bien que je ne possède pas un style auquel je plie tout ce que j'écris, je n'ai pas tendance à expérimenter sauf si je tente de reproduire l'aberration mentale, comme c'est le cas de mon roman *Surfacing* où je procède souvent de façon elliptique. Je préfère que la forme agisse de façon subliminale. Quant à ma stratégie...

Nuit blanche — Parlons du contenu.

Margaret Atwood — Je parle habituellement de ce que je connais. J'ai commencé par un roman qui

met en scène un personnage vivant à Toronto avec un cercle restreint de connaissances et qui se trouve aux prises avec son environnement immédiat, y compris les panneaux-réclames et les pages des magazines, les affiches, le métro, c'est-à-dire soumis à ce genre de bombardement d'images dont nous sommes tous victimes dans notre vie quotidienne de telle sorte que nous nous en apercevons à peine. Cela se passait avant l'éveil des nationalismes, à une époque où la femme était considérée comme un objet consommable. C'était *The Edible Woman. Surfacing*, comme vous le savez, a été écrit en 1970-1971. Ce roman ressemble en quelque sorte à un noeud d'où jailliraient plusieurs brins; sept niveaux de relations s'y déroulent: les humains en rapport avec la nature, les États-Unis en rapport avec le Canada, celui-ci en rapport avec le Québec, les blancs en rapport avec les Amérindiens...

Nuit blanche — Être blanche vous donne-t-il mauvaise conscience?

Margaret Atwood — Je ne crois pas que les gens devraient avoir mauvaise conscience d'être ce qu'ils sont. Avec *Lady Oracle*, j'ai voulu écrire un roman comique au sujet de la sous-culture féminine. Je me suis aperçue qu'à cause de leur méconnaissance de ce phénomène, les hommes éprouvaient de la difficulté à y entrer. Lorsque j'en lis des extraits en public, les femmes sont habituellement pliées en quatre de rire, tandis que les hommes hochent la tête en se demandant de quoi il peut bien s'agir. Le roman traite essentiellement d'un personnage et de l'espace où sa vie fantasmagorique et ses rêves se retrouvent confrontés à la réalité. Certains parviennent à dissocier complètement ces deux états, mais nombreux sont ceux qui, sans en être nécessairement conscients, surimposent leurs fantasmes et la réalité, ce qui s'appelle tomber en amour. Mais la personne qui subit cette surimposition se révèle tout à coup différente.

Avec *Life before Man*, j'aborde tout à fait autre chose. C'est mon roman réaliste d'où se trouve exclue toute autre dimension. Ce n'est pas un roman baroque à la façon de *Lady Oracle*; il ne traite d'aucun événement invraisemblable; l'action se déroule dans un seul quartier de Toronto. Le roman met en scène des personnages qui ont vécu une enfance exceptionnelle mais néanmoins plausible. Le Musée confère au roman une autre dimension: pour s'évader de la vie quotidienne, vous êtes forcé de rentrer au musée qui agit à la façon d'une machine à voyager dans le temps ou au planétarium qui agit comme une machine spatiale. L'homme dont il est question dans le titre fait référence aussi bien à la vie avant l'humanité, à l'enfance des personnages féminins, à la capacité d'Elizabeth de faire passer sa propre vie avant tout, au mode de vie actuel par opposition à celui de l'humanité future. Ma stratégie, au bout du compte, c'est de ne pas en avoir ou, du moins, pas une stratégie qui s'appliquerait indifféremment à tous mes livres.

Bodily Harm traite davantage des relations du Canada avec le reste du monde, surtout avec les pays du Tiers-monde qui passent par une période de transition sur le plan politique. J'en ai situé l'action dans les Caraïbes plutôt qu'en Amérique centrale parce qu'il eut été improbable que mon personnage puisse s'en tirer. Plutôt que de se retrouver en prison, on l'y aurait tout simplement abattue. Elle ne serait jamais allée passer ses vacances dans un de ces pays à moins d'être une journaliste politique. On ne va pas passer ses vacances à Salvador! Je connaissais la situation dont je parlais par des amis qui se trouvent sur place.

Nuit blanche — On a dit que ce livre n'était pas Canadien...

Margaret Atwood — Pourquoi? Parce que j'attaque les Affaires extérieures?

Nuit blanche — À cause du sujet lui-même, de la torture.

Margaret Atwood — Oui, c'est vrai: nous ne la pratiquons pas tellement. Mais je ne crois pas que nous vivions dans une boîte. Nous n'ignorons pas ce qui se passe dans le reste du monde. Au Canada, nous avons parfois l'impression de vivre dans un bocal, ce qui n'est pas très réaliste. Je voulais écrire à partir de notre sentiment de sécurité, montrer de quelle façon une personne subit un choc culturel en se retrouvant tout à coup dans un autre environnement. Si j'ai situé l'action de ce roman dans les Antilles, c'est aussi parce que les Canadiens y sont particulièrement visibles avec toutes leurs bonnes intentions depuis que les Britanniques ont quitté. Ils n'ont bien sûr pas la mauvaise réputation des Américains. Mais dans les Caraïbes, les impérialistes, c'est nous!

Nuit blanche — Avez-vous le sentiment d'être meilleure poète que romancière?

Margaret Atwood — Je ne me prononcerais pas. Il est plus facile de paraître meilleure poète à cause de la brièveté des poèmes.

Nuit blanche — Avez-vous été bien servie par vos traductions en français?

Margaret Atwood — Pas tellement. Les Français voudraient que mes romans soient plus difficiles. À leurs yeux, il est moins noble en quelque sorte de venir du Canada que des États-Unis. Par contre, les Allemands sont plus curieux du Canada que ne l'est la France. Les Québécois semblent s'intéresser beaucoup plus au Canada qu'il y a dix ans.

Nuit blanche — L'élection du Parti Québécois y a paradoxalement beaucoup contribué...

Margaret Atwood — Oui, c'est très étrange. Un peu comme si les Québécois avaient conscience d'avoir réglé le problème.

Margaret Atwood



Entrevue réalisée par Michel Beaulieu